

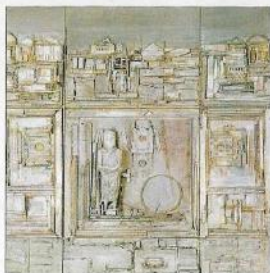
Les chemins de l'art brut

Il n'est plus de semaine ni ne nous réserve quelque délicieuse promenade du côté de ces artistes marginaux qui œuvrent hors des modes et des lois du marché. Même s'il s'agit d'un engouement opportuniste, on ne peut que s'en féliciter.

Le musée d'Art moderne de Villeneuve-d'Ascq (jusqu'au 2 septembre) y va de sa partition avec la présentation de quelques figures historiques comme Scottie Wilson, qui a su attirer l'attention d'André Breton, le versant merveilleux de son art pouvant nourrir le développement du surréalisme, et Dubuffet, le grand ordonnateur de ce qui devient un courant, devant la multiplicité des découvertes.

L'accent est mis (avec André Robillard, et surtout l'Américaine Hélène Reimann ou encore Judith Scott), sur les rapports art et médecine. L'intégration de la pratique artistique dans le milieu hospitalier ou psychiatrique ayant des vertus thérapeutiques que personne ne nie plus.

L'art brut se décline sur une multitude de registres, et découle parfois tout simplement d'un choix délibéré, d'une quête de fraîcheur et de spontanéité. Ainsi d'Eliane Larus (musée du Donjon, musée du Pilon



Louis Pons :
« la Ville »,
assemblage



Eliane Larus :
« L'Enfant et les
sortilèges », 2001

et hôtel de ville de Niort, jusqu'au 22 septembre). Estampes, peintures, dessins, sculptures, c'est toute l'étendue d'une œuvre qui passe d'abord par l'enseignement des Beaux-Arts (atelier Singier en 1967) avant de s'épanouir sous le signe de l'art brut. Elle expose alors en compagnie d'ar-



Niki
de Saint
Phalle :
Nana
noire,
1965

tistes qui ne sont pas nécessairement des marginaux mais affichent leur complicité avec ces dérives fructifiantes, comme Corneille, Macréau ou l'Algérienne Chaïba. Elle refuse toute allégeance à un art soi-disant naïf, revendiquant la recherche d'une certaine innocence du regard. Quand le gauchissement du dessin rejoint le rare.

La démarche de Louis Pons relève, elle aussi, d'une sympathie pour les marges, sans pour autant cultiver l'insolite par défaut de raison. Il est, au contraire, bien maître de son univers fait de récupération, de visions

tantôt morbides, tantôt d'une « délicates rusticité ». Proche du mot, source d'un imaginaire flamboyant et sans cesse renouvelé, même s'il accuse des obsessions, des constantes, moins d'expression que d'inspiration. On est là devant une œuvre sublimant le réel, fût-il dérisoire. (Parket Galerie, 35/37, cours d'Estienne-d'Orves, à Marseille, jusqu'au 13 juillet).

Fêtée par les institutions, célébrée par le public et les médias, Niki de Saint Phalle (qui vient de disparaître) n'a pas eu une carrière conformiste, et son intégration aux mouvements historiques de l'époque (comme le Nouveau Réalisme), relève plus d'une bienveillance amicale, d'un hasard de relations, que d'une politique de carrière. Désinvolte, révoltée, nourrie de fantasmes attendris par les souvenirs d'enfance, elle devient une otage des mouvements féministes, faisant, de cette artiste, un cas marginal et, du même coup, naturellement en liaison avec l'art brut et ses épigones de tous poils.

Une donation au musée d'art moderne de Nice s'accompagne d'une riche rétrospective (jusqu'au 27 octobre), qui retrace bien l'itinéraire fantaisiste, désinvolte et narquois de celle qui s'imposera au grand public avec la création de la « Nana ».

Jean Jacques LEVEQUE

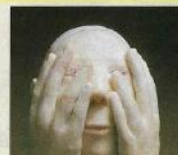
Cimaises



Marta Moreu

Les sculptures récentes de Marta Moreu, légers bronzes gracieux qui s'élevant vers le ciel, sont un joli mélange du rêve et de la réalité. Réalité physique, réalité du corps : les êtres humains représentés par l'artiste sont tout en action, en cambure, en contorsion, en équilibre, ils se meuvent dans l'espace, ils courent, comme pour rattraper le temps. La tension et le dynamisme de ces anatomies expriment une vision de l'homme en marche qui ne manque pas de force. Onirisme : dans une série d'animaux anthropomorphiques – taureau transformé en toréador, chien et chat attablés dans un café, singe courant à son travail –, Marta Moreu compose la joyeuse et gracieuse farandole d'un bestiaire fantaisiste.

Galerie Arcturus,
65, rue de Seine, 75006 Paris.
Jusqu'au 6 juillet.



A Strashoura Torres-Garcia.

A Paris Ingres. ses vitraux

Cimaises



Marta Moreu

Les sculptures récentes de Marta Moreu, légers bronzes graciles qui s'élèvent vers le ciel, sont un joli mélange du rêve et de la réalité. Réalité physique, réalité du corps : les êtres humains représentés par l'artiste sont tout en action, en cambrure, en contorsion, en équilibre, ils se meuvent dans l'espace, ils courent, comme pour rattraper le temps. La tension et le dynamisme de ces anatomies expriment une vision de l'homme en marche qui ne manque pas de force. Onirisme : dans une série d'animaux anthroposophiques – taureau transformé en toréador, chien et chat attablés dans un café, singe courant à son travail –, Marta Moreu compose la joyeuse et gracieuse farandole d'un bestiaire fantaisiste.

*Galerie Arcturus.
65, rue de Seine, 75006 Paris.
Jusqu'au 6 juillet.*